

Comptes rendus

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Revue de Théologie et de Philosophie**

Band (Jahr): **38 (1950)**

Heft 157

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

COMPTE RENDU

D^r theol. Werner BIEDER, Privatdozent an der Universität Basel, *Die Vorstellung von der Höllenfahrt Jesu Christi*. Zürich, Zwingli-Verlag, 1949, 237 p. Bd. 19. der « Abhandlungen zr. Theol. des A. und N.-Ts ».

L'auteur s'est proposé d'apporter une contribution à l'histoire de la croyance qui a trouvé tardivement son expression dans l'article du « symbole des apôtres » : « il est descendu au séjour des morts ». Le premier chapitre de son ouvrage expose l'histoire des conceptions du *descensus ad inferos*, et des études le concernant, depuis la Réformation jusqu'à nos jours. Le deuxième chapitre contient une étude exégétique fouillée de tous les textes du N. T. qui ont été invoqués, le plus souvent à tort, en faveur du *descensus*. Le troisième chapitre est consacré aux textes qui témoignent de la croyance au *descensus* dans les premiers siècles de l'Église et jusqu'à son insertion tardive dans le « symbole des apôtres ». Dans un dernier chapitre, l'auteur formule les résultats et les conséquences de sa recherche. Une bibliographie impressionnante (p. 210-222) et des index rendront de grands services à ceux qui voudront consulter cet ouvrage important, ou reprendre l'étude du sujet. Nous regrettons cependant de ne pas voir figurer dans la bibliographie si riche l'étude magistrale que M. Goguel a faite des problèmes historiques posés par le *descensus* dans son livre : *La foi à la résurrection de Jésus dans le christianisme primitif* (p. 357-390).

Il vaudrait la peine de discuter les conclusions de Werner Bieder dont le jugement théologique est informé et sûr. On lui accordera volontiers que les préoccupations qui ont donné naissance à la croyance au *descensus*, et plus encore les spéculations qu'elle a inspirées, sont étrangères à l'Évangile, qui se borne à proclamer la paradoxale et décisive victoire du Christ crucifié et ressuscité. Mais, nous ne croyons pas, comme notre auteur, que le *descensus*, même sous la forme d'une prédication du Christ aux morts, soit dépourvu de tout fondement biblique (p. 128-129, 198, 207). Certes, il n'en est question dans le N. T. qu'en marge, seulement dans I Pierre III, 19-20 et IV, 5-6, mais là, il en est question. Werner Bieder n'arrive à la conclusion contraire que par une exégèse qui substitue aux vraisemblances d'un texte difficile des interprétations trop conjecturales. Selon nous, III, 20 conduit naturellement à voir dans les *πνεύματα*, « esprits », du v. 19, les hommes de la génération du déluge, plutôt que les Puissances angéliques du v. 22, comme le voudrait W. Bieder. De même, quand on a affaire à une formule déjà fixée comme : « juger les vivants et les morts » (IV, 5), il est de bonne méthode de partir du sens certain de *νεκροί*, « les morts », dans cette formule courante, pour déterminer le sens de *νεκροί* dans le v. 6 qui en dépend. Or, W. Bieder fait le contraire : il essaie de montrer d'abord que

« les morts » auxquels l'Évangile a été annoncé (v. 6) ne sont pas les morts au sens propre, mais les « geistlich Toten », les païens, pour conclure qu'au verset 5 nous ne sommes probablement pas en présence de la formule bien connue : « juger les vivants et les morts ». Bien que savante, trop savante peut-être, cette exégèse nous paraît difficilement admissible, et nous persistons à penser que, par les textes de I Pierre, l'article du « Credo » a un lien ténu, mais réel tout de même, avec l'Écriture Sainte. Si nous sommes d'un autre avis que l'auteur sur ce point important, nous n'en tenons pas moins à rendre hommage à son étude remarquablement documentée et bien conduite, dont la lecture sera profitable aux théologiens et aux historiens du christianisme antique.

Charles MASSON.

Edgar MICHAELIS, *Geisterreich und Geistesmacht. Der Heilungs- und Dämonenkampf J. Chr. Blumhardts*. Bern, Verlag Paul Haupt, 1950, 110 p.

Dans les années 1842-1843, un événement bouleversa toute la Souabe : le pasteur de Möttlingen, Johannes-Christoph Blumhardt, obtint après une longue lutte spirituelle la guérison de la jeune paysanne Gottliebin Dittus, de sa sœur et de son frère en proie tous trois à une armée de démons. C'était, en plein XIX^e siècle, la confirmation des récits évangéliques.

Blumhardt, qui dut présenter sur ce qui s'était passé un rapport à ses supérieurs ecclésiastiques, publia son texte en 1850 ⁽¹⁾, tandis qu'il continuait son ministère de guérisons auprès d'autres malades. Son fils Christoph le suivit dans cette voie pendant quelques années.

Ces faits ont non seulement ému les contemporains, mais exercé une influence profonde dans le protestantisme d'alors et jusqu'à aujourd'hui. Témoin le rôle qu'un L. Ragaz ou un K. Barth leur reconnaissent dans leur formation, les nombreuses publications consacrées aux Blumhardt père et fils ⁽²⁾ et les allusions que l'on rencontre fréquemment dans des ouvrages religieux, sans parler de telle secte de Suisse allemande qui, se réclamant des guérisons de Blumhardt, prétend commander aux démons.

Si les dialecticiens se sont intéressés à l'aspect existentiel de la lutte de J. Chr. Blumhardt, si les exégètes ont tiré parti de son expérience pour expliquer les récits évangéliques ⁽³⁾, personne encore n'avait donné une explication complète de l'aventure dans laquelle le pasteur souabe fut entraîné malgré lui par la fidélité de son ministère. C'est ce qu'a entrepris le médecin psychiatre E. Michaelis, avec une remarquable pénétration et

⁽¹⁾ J. Chr. BLUMHARDT, *Krankheitsgeschichte der Gottliebin Dittus*. 1850.

⁽²⁾ Signalons entre autres Fr. ZÜNDEL, *J. Chr. Blumhardt, ein Lebensbild*. 2^e éd., Basel, 1926. Ed. THURNEYSSEN, *Chr. Blumhardt*. München, 1926. L. RAGAZ, *Der Kampf um das Reich Gottes Blumhardt Vater und Sohn*. Erlenbach-Zürich, 1926. P. SCHERDING, *Chr. Blumhardt et son père*. Paris, 1937.

⁽³⁾ Cf. Günther DEHN, *Le Fils de Dieu*. Paris, 1936, p. 38. J. SCHNIEWIND, *Das Neue Testament Deutsch*, vol. I/1, p. 51.

la compétence que lui assurent, d'une part, ses connaissances et ses expériences médicales et, d'autre part, sa foi chrétienne. Parfaitement au courant des travaux des psychologues analystes, il n'en estime pas moins que J. Chr. Blumhardt, malgré certaines erreurs d'interprétation, dépasse ces savants et indique aux médecins des âmes la seule manière vraiment efficace. Il s'applique donc à dégager, dans l'expérience de Möttlingen, ce qui conserve une valeur permanente de ce qui porte la marque des superstitions de l'époque. D'où une étude extrêmement intéressante où, en marge de l'exégèse psychologique et spirituelle du rapport de Blumhardt, apparaissent — avec nombre de développements suggestifs sur les rapports étroits du ministère de prédication et du ministère de guérison dans l'Eglise, sur le rôle essentiel de la *Weltanschauung* dans l'activité psychiatrique, sur la dépendance où se trouve la guérison à l'égard du salut spirituel, sur la réalité métaphysique des puissances de ténèbres — des exposés critiques sur la pensée de plusieurs psychologues contemporains ou plus anciens (1).

L'auteur poursuit ainsi l'effort dont témoignent déjà ses publications précédentes, notamment *Die Menschheitsproblematik der Freudschen Psychoanalyse, Urbild und Maske* (Leipzig, 1925 et 1931) et *Die Flucht vor dem Kreuz* (Schwerin, 1934) pour réunir ce qui n'aurait jamais dû être séparé : la médecine psychiatrique et la foi chrétienne. L'Eglise ne saurait demeurer indifférente à cette recherche, et moins encore ceux qui ont à exercer un ministère de cure d'âmes.

Jean BURNIER.

Emile TRACHSEL, *De Colomban aux Gueux. Episodes*. 166 illustrations. Bruxelles, 1949, in-8, 252 pages.

On ne peut reprocher à l'auteur de cet ouvrage de ne pas s'être donné de peine pour en enrichir l'illustration. Choies, sans doute avec patience, mais sans guère d'unité, ces cent soixante-six figures — reproductions de manuscrits, de titres de livres, de médailles, de portraits, de gravures (le tout à une échelle extrêmement réduite) — forment un assemblage singulièrement disparate. Fidèle image du livre lui-même, amalgame sans précision, sans équilibre, sans cohésion. *De Colomban aux Gueux* entend être « la mosaïque concise et détaillée, et jusqu'ici inexistante (au dire de M. Trachsel) des hauts faits de la Réforme en Belgique... »

L'auteur veut faire de la mission irlandaise des VI^e et VII^e siècles la lointaine origine de la réforme luthérienne. Pareil paradoxe ne peut être dû qu'à une inquiétante méconnaissance de toute méthode historique : ce que démontre d'ailleurs la façon dont est introduite la thèse proposée. « Il s'agit d'établir, écrit l'auteur (page 23), que la « Réforme » n'est pas

(1) En particulier CARUS, contemporain et ami de Goethe, dont le principal ouvrage, *Vorlesungen über Psychologie* (1831), a été réédité par Michaelis en 1931 (Rotapfelverlag, Erlenbach-Zürich).

issue du XVI^e siècle, mais que ce mouvement est le prolongement de la pensée gréco-celtique par opposition au courant romain. » Ainsi, une thèse préconçue doit plier les faits à l'audace de ses prétentions...

L'ouvrage, sur un ton d'assez déplaisante polémique, aborde successivement, et sans lien apparent, les thèmes suivants : les psautiers celtiques, les conservateurs de la tradition, l'action des nobles — sujets à propos desquels se succèdent de multiples et rapides notices. Cette forme anecdotique et découpée a été choisie par l'auteur à l'intention des élèves d'Athénée qu'il a à instruire — procédé pédagogique qui ne nous paraît pas heureux. Et cela d'autant moins que la présentation de ce manuel scolaire, au premier abord agréable, est gâtée par des erreurs historiques, d'innombrables mal-adresses de style, des négligences verbales et un fourmillement de fautes d'impression : noms propres estropiés, citations latines criblées d'inexactitudes, graves atteintes à l'orthographe.

L'on ne peut que regretter la hâte mise à l'exécution d'un travail qui a nécessité de très nombreuses recherches, et qui ne manque pas, dans le détail, d'une valeur et d'un intérêt qu'il est impossible d'allouer à l'ensemble.

Jean MEYHOFFER.

Yann ROULLET, *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?* Préface de Daniel-Rops. Paris, Plon, 1950, 233 pages avec 4 gravures hors texte.

Il y a comme une relation mystérieuse entre le cri déchirant de Jésus à Golgotha et la destinée tragique du jeune pasteur français qui en a fait le titre de sa thèse de baccalauréat en théologie. Daniel-Rops en retrace les étapes : alors qu'il se destinait à la marine, Yann Roulet est atteint, en 1937, à vingt et un ans, d'hémoptyisie ; à Leysin, il décide de devenir pasteur. Après quelques mois de ministère à Mougou (Deux-Sèvres), il est arrêté en mars 1944 par la Gestapo, conduit au camp de Schirmeck, et exécuté dans la nuit du 2 septembre.

« On ne discute pas un témoignage » ; cette maxime revient constamment à l'esprit du lecteur de Roulet. C'est avant tout comme un témoignage, en effet, qu'il faut considérer l'essai très personnel d'un homme qui a été saisi jusqu'au tréfonds de lui-même par le problème que représente l'abandon du Christ par son Père et la mort sur la croix. La prudence de l'exégète, la lente construction du dogmaticien sont bousculées par le besoin passionné de clarté, par la brûlante sympathie du croyant pour les souffrances de son Seigneur.

Au point de vue théologique, les pages consacrées au caractère de la mort de Jésus (Jésus victime, ou mort volontairement ?), à Jésus et Judas, au rejet de la Loi (Dieu rejette son Fils, qui a accompli la loi pour condamner l'humanité, qui a fait de sa Parole une loi, et ne plus laisser place qu'à la grâce), nous paraissent les meilleures. Dans l'analyse du Psaume 22, comme

des psaumes en général, l'auteur est trop dépendant d'une conception typologique insuffisamment justifiée ; et dans le grand paradoxe de la croix, il accumule à tel point les paradoxes que le lecteur a de la peine à suivre, et préférerait une forme de pensée moins brillamment intuitive et plus explicite.

La brève étude sur la mort de Jésus vue par les poètes romantiques français (cette mort est l'échec du suprême représentant de l'humanité, et il n'y a plus rien à espérer), ainsi que la « Découverte d'une paroisse », écrites après trois mois de ministère, témoignent de la richesse intérieure et de la perspicacité de jugement d'un homme trop tôt enlevé à un ministère pastoral et littéraire qui annonçait les plus belles promesses.

Francis BAUDRAZ.

S. DE DIÉTRICH, *Le Renouveau biblique*. Manuel pratique d'études bibliques. 2^e édition. Neuchâtel et Paris, Delachaux et Niestlé, 1949, 308 p.

Dans quel sens peut-on parler aujourd'hui, se demande l'auteur, de renouveau biblique ? On constatait à la fin des années de guerre un intérêt pour la Bible, une soif de connaissance, un besoin de direction ferme de la vie qui ont bien diminué ; la Bible est moins à la mode aujourd'hui qu'en 1945, particulièrement chez les jeunes. Il ne faut pas s'en étonner ; aux difficultés de la connaissance du saint livre, qui requiert beaucoup de patience et de persévérance, s'ajoutent celles de l'obéissance à la vérité, qui exige le don de soi.

Mais ce n'est pas pour répondre à un enthousiasme momentané que M^{lle} de Diétrich avait publié, en 1945, la première édition de son ouvrage. Elle constate un « renouveau biblique » surtout dans le fait que la Bible est, de nos jours, mieux comprise pour ce qu'elle veut être : le témoignage de la révélation, passée et actuelle, du Dieu vivant.

Il faut féliciter l'auteur de ne s'être pas bornée à une réimpression, mais d'avoir apporté, tout en maintenant les grandes lignes de son premier travail, une série de modifications, qui sont autant d'améliorations. Touchant le caractère « Manuel pratique d'études bibliques », signalons de nouveaux plans d'étude, sur le Sermon sur la montagne, sur l'apôtre Pierre, sur la prière sacerdotale (Jean xvii), ainsi que sur une série d'images bibliques (la lumière et les ténèbres, le berger, la vigne, etc.). D'autre part, on se plaît à relever le développement de certains chapitres (Bible et histoire, vérité historique et vérité théologique ; différence et unité des deux Testaments ; interprétation christologique de l'A. T. ; Bible et éthique personnelle et sociale, etc.), qui témoignent d'un plus grand souci de méthode, et qui font de ce livre une excellente présentation de la Bible aux hommes d'aujourd'hui. Saluons aussi avec satisfaction la disparition complète du style télégraphique.

Francis BAUDRAZ.

Ernst LOHMEYER, *Kultus und Evangelium*. Göttingen, Kommissionsverlag Vandenhoeck-Ruprecht, 1942, 128 p.

Oscar CULLMANN, *Urchristentum und Gottesdienst*, zweite vermehrte und veränderte Auflage. Zürich, Zwingli-Verlag, 1950, 120 p.

Ces deux ouvrages traitent l'un et l'autre du culte sur le terrain néotestamentaire. Ils sont néanmoins distincts et complémentaires par la matière et le sujet qu'ils étudient. Le premier se limite aux Evangiles synoptiques et esquisse essentiellement les relations de Jésus avec les institutions culturelles du judaïsme. Le second dégage les renseignements que donnent sur le culte chrétien des origines soit les documents du premier siècle soit même ceux du second.

Lohmeyer commence par plonger le lecteur dans l'ambiance religieuse des contemporains de Jésus ; en présence des rites sacrificiels, des règles de pureté et de jeûne, de la prêtrise et du sanctuaire de Jérusalem, l'attitude de Jésus apparaît comme un antagonisme. Chez Luc, il est vrai, celui-ci est atténué, et si rien ne témoigne d'une participation de Jésus au sacrifice, du moins le Temple y apparaît comme le lieu de prière par excellence, où surgissent les figures de Zacharie, de Siméon, d'Anne, des pèlerins de Nazareth, du pharisien et du péager ; c'est là enfin, selon le dernier mot de l'évangéliste, que les disciples « se tenaient continuellement pour bénir Dieu ». Chez Marc et Matthieu en revanche, Jésus en tant que Fils de l'homme dépossède littéralement l'établissement sacerdotal de sa raison d'être, de ses droits et de ses fins : il est lui-même *le* Saint de Dieu (et s'approprie par là même le titre du grand prêtre), il procure lui-même le pardon des péchés, la guérison, la pureté, la sainteté ; il accueille ceux que les règles culturelles repoussent ; il n'est pas lié par les prescriptions du sabbat ou du jeûne. Enfin la purification du Temple, les événements et enseignements qui le suivent (Marc XI à XIV) révèlent en lui celui qui accomplit la promesse de Dieu et par là même rend caduques les institutions culturelles séculaires : sa mort entraîne la déchéance du Temple dont le voile se déchire.

On avait souvent relevé l'opposition de Jésus au ritualisme judaïque, son intériorisation de la notion de pureté, sa manière d'exalter avec les prophètes de l'A. T. la miséricorde par rapport au sacrifice. L'étude de Lohmeyer est capitale en ce qu'elle montre cette attitude liée à la mission même de Jésus qui assume et dépasse à la fois celle du prêtre, du roi et du prophète, et instaure le Royaume eschatologique qu'il annonce. On pourrait résumer le rapport culte et Evangile dans l'affirmation de Jésus : « Il y a ici plus que le Temple. »

La richesse exégétique de ce travail fait regretter qu'il ne fasse qu'aborder le culte que fonde l'Evangile : le baptême est cependant évoqué en rapport avec le rôle du Précurseur, et la Cène lors du dernier repas où Jésus lie *l'eschaton* à l'acte le plus quotidien, comme déjà au cours de son ministère en mangeant et en buvant avec les excommuniés de l'institution reli-

gieuse. Les sacrements apparaissent ici surtout en contraste avec le culte sacrificiel qu'ils supplantent ; ils ne sont plus, comme lui, liés à un lieu saint et à un ordre fixe et sacré. La Cène est l'acte par lequel Jésus réunit les siens dans la communion et leur donne le Royaume que lui a donné son Père.

Cullmann a repris à peu près intacte la première partie de l'opuscule qu'il avait publié en 1944. Celle-ci, traduite en français par la collection des *Cahiers théologiques de l'Actualité protestante*, est connue. La brièveté même avec laquelle l'auteur a réussi à présenter les indications principales que nous possédons sur le culte des origines chrétiennes fait la force de cet exposé. Cette concision n'est pas sans inconvénients cependant et deux réserves s'imposent :

1° En définissant en une courte page le but du culte par le mot d'édification (οικοδομή), l'auteur relève un aspect essentiel, mais non le seul. Pour être bien compris, ce terme doit être non seulement dégagé de sa tonalité piétiste et rendu à sa signification communautaire et christocentrique, mais aussi combiné à la notion de service célébré par l'Eglise qui rend grâce (exemple : Actes XIII, 2 : λειτουργούντων δὲ αὐτῶν τῷ κυρίῳ). Cette notion proprement « eucharistique » est étroitement dépendante de celle d'édification : les croyants s'offrent à Dieu pour être édifiés et sont édifiés comme un temple offert à Dieu. Il y a là une perspective qui est loin d'être absente de l'étude de Cullmann, mais qui est fâcheusement sous-entendue lorsqu'il définit la finalité du culte.

2° Cullmann, on le sait, affirme vigoureusement que la Cène était toujours présente dans le culte du christianisme primitif. Il dénonce la distinction entre deux types de cultes, souvent formulée par les historiens, comme « un de ces dogmes pseudoscientifiques, répétés à l'envi par les manuels et qu'on accepte pour finir sans se demander s'ils résisteraient à l'examen des textes ». Il fallait sans doute une attaque aussi massive pour que non seulement fût ébranlée cette classification sur le terrain néo-testamentaire, mais aussi la déformation courante — malgré Calvin ! — au sein des Eglises issues de la Réforme qui fait de la Cène une solennité réservée à de rares occasions. Il était juste et urgent que l'on reprît conscience de la place centrale que l'eucharistie a dû occuper dans la chrétienté primitive et que, de là, on entreprît une révision des usages ecclésiastiques actuels. On fera bien cependant de se garder de certaines illusions : il ne suffit pas de décréter la Cène partie intégrante du culte principal pour restaurer du même coup l'enthousiasme eucharistique de la communauté des origines ; on fera bien de remarquer que la célébration présente de la Cène ne diffère pas seulement du premier siècle par sa rareté, mais aussi par son cadre (il s'agissait d'un repas) et ce qui est plus grave par l'atmosphère que l'Eglise respire. Mais ceci est une autre histoire. Pour s'en tenir à la thèse elle-même de Cullmann, il faut tout au moins relever qu'elle reste une hypothèse, et une hypothèse qui rencontre malgré tout certaines difficultés. Ainsi rien ne

prouve que I Corinthiens xiv, par exemple, fasse allusion à une assemblée eucharistique ; tout au contraire, si ce repas était le centre obligé de cette synaxe, la présence possible et souhaitée de « simples auditeurs ou d'incrédules » (v. 22-25) nous laisse devant un problème non résolu : que devenaient-ils lors de la célébration de la Cène ? Ce texte, et d'autres avec lui, laissent à penser que dans l'Eglise primitive la frontière entre action missionnaire et culte a été plus mouvante que le pense Cullmann ; et que d'autre part les manifestations cultuelles ont plus de diversité qu'il le reconnaît.

La deuxième partie de l'ouvrage de Cullmann reproduit l'étude plus spéciale sur les relations du quatrième évangile avec le culte ; mais quelques développements sont ajoutés à la première édition. Cullmann répond à diverses critiques, notamment celles du professeur D. W. Michaelis, de Berne, dans un cahier dactylographié (*Die Sakramente im Johannesevangelium*, Bern, BEG Verlag, 1946). Ce dernier n'admet guère que Jean vi, 51b-58 et peut-être iii, 5 et xix, 34 comme textes relatifs aux sacrements et rejette par conséquent certaines conclusions de Cullmann, en particulier l'idée que l'Évangile johannique concevrait les sacrements comme le prolongement des miracles qu'il rapporte. Sa critique aussi serrée que courtoise a amené Cullmann à exposer en quelques pages magistrales le point de vue de l'évangéliste, les rapports qu'il suppose entre la vue et la foi, l'identité qu'il postule entre le Christ incarné et le Christ actuellement vivant dans l'Eglise, le sens multiple dont il charge parfois certains mots, certaines phrases, certains épisodes : d'où la permission de voir dans plusieurs des signes et enseignements johanniques des allusions à l'eucharistie et au baptême.

Il est impossible d'entrer ici dans le détail de ce beau débat exégétique. *A priori*, la supposition de Cullmann paraît possible ; néanmoins une fois qu'il s'agit de la vérifier, l'application semble forcer les données textuelles et y faire entrer de l'extérieur les conclusions qu'on veut en dégager ; tout au plus les indices relevés par l'exégèse cullmannienne autorisent-ils à pressentir dans l'Évangile johannique la confirmation de ce que les autres documents du N. T. nous apprennent au sujet des sacrements. Mais ce qu'il faut dire en définitive, c'est que le quatrième évangile nous en apprend plus sur les sacrements par ce qu'il nous fait connaître du Christ que par des allusions directes au baptême ou à l'eucharistie. C'est en nous attachant à sa personne, c'est en nous montrant son pouvoir de transformation ou de résurrection, c'est en le présentant à notre faim et à notre soif *comme le fait le sacrement* que l'évangéliste mérite le titre de Jean le Liturge que lui donne la littérature patristique.

Louis RUMPF.

Maurice GOGUEL, *Les premiers temps de l'Église*. Delachaux et Niestlé, Neuchâtel-Paris, 1949 (manuels et précis de théologie 28). 236 p. Fr. s. 7.50.

La *Revue* a rendu compte des deux volumes intitulés *La Naissance du Christianisme* et *L'Église primitive* (1) qui, avec *La Vie de Jésus* — parue en 1932 et dont une nouvelle édition est annoncée — forment l'exposé magistral consacré par M. Goguel à Jésus et aux origines du christianisme. Ces forts volumes, avec les discussions nécessaires qu'ils renferment, réclament un effort que tous les lecteurs n'ont pas le loisir de faire. Aussi l'éminent professeur de Paris a-t-il été bien inspiré d'écrire le résultat de ses recherches sous une forme accessible au grand public et de donner pour les origines chrétiennes le pendant de l'ouvrage consacré il y a quelques années par Adolphe Lods à la religion d'Israël.

Aux spécialistes eux-mêmes, le volume que nous annonçons apportera quelque chose de nouveau. D'abord une description plus rapide que l'explication plus minutieuse des autres volumes ; ensuite, dans les trois premiers chapitres surtout, des vues pénétrantes sur le caractère du christianisme primitif et sur la nature de son développement.

Avec ce volume les éditions Delachaux et Niestlé inaugurent une collection de manuels et précis de théologie. De semblables collections existent depuis longtemps, nombreuses, en allemand et en anglais. C'est la première fois qu'une tentative analogue est faite dans notre langue. Il convient de féliciter les éditeurs de leur esprit d'entreprise et de souhaiter que la collection comporte beaucoup d'ouvrages de la qualité de celui dont nous parlons et que nous recommandons à tous nos lecteurs.

Ph. MENOUD.

Wilfred L. KNOX, *The Acts of the Apostles*. Cambridge, University Press, 1948, 122 p. Prix : 8 s. 6 d.

Ce petit volume très dense reproduit un cours de vacances donné à Oxford en août 1946. Un premier chapitre, complété par un appendice, traite de l'auteur des Actes, qui est Luc, l'évangéliste. Dans le chapitre II, consacré aux sources des Actes, W. L. Knox se montre réservé : il admet que, pour les discours, Luc s'inspire de modèles traditionnels tout en respectant la manière propre à chacun des apôtres mis en scène ; le professeur de Cambridge accepte la théorie de C. C. Torrey d'un original araméen, mais seulement pour les cinq premiers chapitres. Pour le reste, il estime qu'on ne peut pas établir que Luc a utilisé des sources écrites et qu'il est plus vraisemblable qu'il n'a connu que des traditions orales. Le chapitre III, *L'épître aux Galates et le concile de Jérusalem*, compare Galates II et Actes XV et conclut que la conférence mentionnée Galates II et le concile d'Actes XV sont deux événements différents. On ne saurait donc arguer du désaccord entre ces deux textes pour déclarer que Luc, en tant qu'historien, ne mérite aucune

(1) Cf. dans cette *Revue*, 1947, p. 173-182 et 1949, p. 35-38.

confiance. On ne saurait non plus le tenir pour suspect, parce qu'il rapporte des récits miraculeux, car tout chrétien du premier siècle croit que des miracles accompagnent la prédication de l'Évangile. Il n'y a donc pas de raison, conclut le chapitre IV (*Les Actes et l'histoire*) de ne pas tenir Luc pour un historien digne de crédit. La fidélité avec laquelle Luc reproduit ses sources et la valeur de ces sources elles-mêmes se révèlent encore par l'étude de *la théologie des Actes* (chapitre V). Luc connaît la foi chrétienne primitive ; il donne notamment une idée exacte de la théologie de l'Église de Palestine et de la christologie de Paul ; « his one excursion into Christology before a Gentile audience, in the speech at Athens, is dramatically appropriate and thoroughly Pauline » (p. 74-75). Ce dernier chapitre est un modèle de critique avertie, mesurée et nuancée.

Au total, et quelles que soient les réserves qu'on puisse faire sur telle ou telle question, le dernier livre du professeur Knox est une excellente introduction aux problèmes du livre des Actes tels qu'ils se posent actuellement.

Ph. MENOUD.

Maurice GEX, *Variétés philosophiques*. Lausanne, Librairie de l'Université, 1948. (Préface de M. Arnold Reymond.)

Cet ouvrage méritait un compte rendu moins tardif. Les circonstances en ont jugé autrement. Laissons-leur ce triomphe sans conséquence, car le livre demeure actuel aujourd'hui comme hier et les délais n'y changent rien.

Parmi les analyses si diverses qui constituent ce volume et en justifient pleinement le titre, nous ne retiendrons ici que les trois premières, non seulement à raison de leur intérêt majeur, mais encore parce qu'elles visent un objet unique, sous trois biais différents, et nous paraissent particulièrement révélatrices de la manière et du style de pensée propres à l'auteur.

Dans *Esprits objectifs et esprits subjectifs*, M. Gex examine, à la lueur de la caractérologie, une opposition fondamentale, celle du penseur *objectif*, en qui « l'influence du monde extérieur et celle du monde intérieur s'équilibrent harmonieusement » et qui « voit le monde en quelque sorte par les yeux des autres en même temps qu'il le voit par les siens propres », et du penseur *subjectif*, qui « se laisse dominer par le monde extérieur » et « s'identifie... avec ce qui le fascine à un moment donné ».

Ici le lecteur s'étonne un peu. Ne manque-t-il pas une troisième catégorie, celle de l'homme qui prétend modeler le monde à son image ? Le type équilibré (objectif) n'est-il pas, en bonne symétrie, flanqué de deux types extrêmes qui se font pendant, le dominé et le dominateur ? Il semble que, pour M. Gex, le type subjectif occupe à la fois l'une et l'autre position. Non seulement, nous venons de le dire, il subit passivement le monde, mais encore « il exige de la réalité qu'elle soit conforme à l'idée qu'il s'en fait ». Il ne cesse d'être passif que pour s'affirmer avec sans-gêne. Car une seule chose compte pour lui : son harmonie intérieure, et si le monde manque à

la lui donner, il la lui imposera. Ce « synthétique », ce « global » demeure relativement insensible à la richesse de l'univers extérieur. Pareil au bonhomme Chrysale, il passe de l'obéissance à la velléité tyrannique. Car, plus que le monde entier, sa guenille — la noble guenille de son moi — lui est chère.

De toute évidence, les sympathies de M. Gex vont au type objectif, qui lui paraît être le seul complet. Les subjectifs ne rendent guère qu'un service négatif en faisant « la preuve de la vanité des voies dans lesquelles ils s'engagent ».

On pourrait discuter sur ce point, proposer des amendements ou faire des réserves. Ce que nous tenons à relever ici, c'est l'intérêt d'une telle recherche pour l'histoire de la philosophie. Au Congrès international d'Amsterdam, en 1948, M. Gaston Berger insista avec raison sur l'importance des analyses caractérologiques rattachant chaque système à l'homme qui l'a construit, le système apparaissant « non comme une représentation du monde qu'il faudrait tenir pour vraie ou fausse dans l'absolu, mais comme le monde vu en situation ». (*Proceedings of the Xth. Congress of Philosophy*, Amsterdam 1949, T. I, p. 167.) Non qu'il faille, bien sûr, céder à une mode biographique ou anecdotique. On n'explique pas un système par un accident de voiture ou un mariage heureux. Mais une grande philosophie est toujours une vision personnelle du monde. Et nous félicitons M. Gex, homme de science doublé d'un psychologue, de l'avoir si bien compris.

La seconde étude concerne *Quelques aspects du réalisme contemporain*, le réalisme étant défini comme une philosophie s'attachant à « l'ensemble du réel donné concrètement » et tenant pour admis que ce domaine « déborde celui de la pensée ».

Là encore, les pages de M. Gex, comme tout ce qui est vivant, excitent l'objection en même temps que l'intérêt approbatif. Est-il vrai, par exemple, que la science soit idéaliste et brunshvicgienne (p. 39), elle dont on a dit, au contraire, qu'elle était naturellement réaliste et dont Meyerson — que M. Gex connaît si bien — a montré, dans d'admirables analyses, qu'elle ne pouvait se passer du concept de chose ? Que l'immédiat du savant ne soit pas celui de l'homme de la rue, nul ne le contestera. En est-il moins immédiat, moins donné pour autant ? Et la science, quelle que soit la majesté de ses « constructions », n'y revient-elle pas sans cesse ?

Sous le nom de philosophie réaliste, M. Gex passe en revue la phénoménologie husserlienne, la théorie de l'émergence chez Alexander, la conception organiciste de Whitehead, enfin quatre grands courants représentés en France par le bergsonisme, le néo-thomisme, l'école blondélienne et la philosophie de la structure de Ruyer.

Une conclusion, dans laquelle le caractérologue et l'épistémologue se prêtent main forte, permet à l'auteur, par une intelligente *Aufhebung*, de dépasser, sans les rejeter, les affirmations idéaliste et réaliste et de conclure, avec Whitehead, par une adhésion à un « réalisme provisoire », qui consacre

l'orientation actuelle de la pensée, tout en laissant la porte ouverte aux révisions possibles.

Mais peut-être est-ce dans le troisième article, sur les *Orientations fondamentales en métaphysique*, que M. Gex montre le plus de pénétration. Revenant sur la composante personnelle, il signale la « gageure étonnante » que doit tenir le philosophe en se reliant à la fois au tout et à lui-même, en courant sans cesse le danger, soit de s'évanouir dans l'univers anonyme des relations objectives, soit, au contraire, de se confiner au sein d'un moi purement subjectif qui lui fait entendre, non plus la « voix des Mères », mais « celle des Sirènes ».

Le circuit de la recherche philosophique doit donc tendre à l'objet en passant par le sujet. « Nous sommes à la fois, quant au problème métaphysique, juge et partie ». Il est donc intéressant de distinguer et classer « les diverses orientations métaphysiques fondamentales ». L'auteur en fait l'essai sur deux philosophies opposées, celle de Brunschvicg, qui valorise l'œuvre de la pensée coordinatrice, et celle de Bergson, qui valorise les données sensibles. A ces deux types de philosophies « à sens unique », M. Gex, par une nouvelle et hardie *Aufhebung*, substitue une « métaphysique à double sens », qui valorise à la fois les structures cognitives et l'objet connu.

Regrettons que la place nous manque pour discuter ici les autres chapitres de *Variétés philosophiques*. Le lecteur, sensible à la séduction d'une pensée claire et stimulante, y fera par lui-même d'autres découvertes.

René SCHAERER.

C. J. DE VOGEL, *Greek Philosophy*. A collection of texts, selected and supplied with some notes and explanations. Volume I: *Thales to Plato*. Leiden. E. J. Brill 1950. X — 318 p.

Les historiens de la pensée antique déplorent, depuis bien des années, l'absence d'un choix de textes présentés dans l'original et judicieusement commentés, tel que les leur offrait l'excellente *Historia philosophiae graecae*, de Ritter et Preller, aujourd'hui épuisée.

Ils seront donc reconnaissants à M^{lle} de Vogel, professeur à l'Université d'Utrecht, d'avoir comblé cette lacune et salueront avec joie le premier volume de la *Greek Philosophy*. Des revues plus spécialisées que la nôtre analyseront, dans le détail, cet ouvrage important que nous aimerions voir figurer dans les bibliothèques de nos gymnases classiques et de nos séminaires. Contentons-nous de signaler ici les mérites d'un choix clair et judicieux, agrémenté de quelques croquis et schémas, orné même d'une image, discutable certes, mais utile de la fameuse caverne platonicienne. Le latin des commentaires de la précédente *Historia* a fait place à l'anglais.

Le vœu que nous formerions, c'est que ce livre trouve un public d'étudiants capables de l'utiliser, buvant à la source même, et que de petits

séminaires se constituent dans nos universités où Thalès, Empédocle et Démocrite soient étudiés directement.

Réjouissons-nous, en attendant, de posséder cet utile instrument de travail et de savoir que le second volume paraîtra en 1952.

Philosophia antiqua. A series of monographs on ancient philosophy, edited by W. J. VERDENIUS and J. H. WASZINK. Volume III : W. J. VERDENIUS, *Mimesis, Plato's doctrine of artistic imitation and its meaning to us*. Leiden. E. J. Brill, 1949. 50 p.

Puisque nous sommes à Utrecht, signalons ici une nouvelle collection de monographies philosophiques dirigée par un helléniste de cette université, connu par des travaux sur Parménide et Aristote, M. Verdenius. Cette collection comprend déjà trois cahiers, dont les deux premiers sont consacrés à Aristote, le troisième à une étude de M. Verdenius lui-même sur la théorie platonicienne de l'imitation. L'auteur s'efforce de démontrer, de la manière lucide et vivante qui lui est propre : 1° que l'esthétique platonicienne attribue à l'art un rôle qui n'est ni créateur ni imitateur, mais « interprétatif » ; 2° que cette conception, loin d'être aujourd'hui dépassée, conserve encore toute sa valeur. Plusieurs ouvrages modernes d'esthétique sont confrontés avec l'œuvre platonicienne. Ainsi l'analyse des textes se double d'un jugement d'actualité. Dans la surabondante production d'ouvrages consacrés soit à Platon, soit à l'esthétique, cette étude mérite de retenir l'attention.

René SCHAEERER.

BOETHIUS, *Consolationis Philosophiae libri quinque*, lateinisch und deutsch. Artemis-Verlag, Zurich, 1949, 334 pages.

C'est une fort heureuse idée que celle de faire entrer dans la « Bibliothek der alten Welt » l'œuvre principale de Boèce. Les amateurs peuvent ainsi placer sur les rayons de leur bibliothèque, en un petit volume bien relié, l'un des testaments spirituels de l'âge antique, qui deviendra bientôt l'un des classiques du moyen âge.

Le texte est emprunté, comme de juste, à l'édition critique que Wilhelm Weinberger en a donné, en 1934, au t. LXVII du « Corpus » de Vienne, compte tenu des suggestions de quelques recenseurs. La traduction est due à Eberhard Gothein, l'un des meilleurs connaisseurs de la Renaissance, qui l'a eue en chantier toute sa vie, laissant à sa femme et à son fils le pieux devoir de publier son œuvre, munie d'une introduction et de quelques notes.

Une seule lacune à relever, mais de taille : aucune référence aux travaux de M. Pierre Courcelle, qui ont renouvelé le sujet, soit le mémoire sur les Commentaires de la *Consolation* du IX^e au XV^e siècle, paru dans les *Archives d'histoire littéraire et doctrinale du moyen âge* (t. XII, 1939, p. 5-140), soit les pages singulièrement neuves consacrées à Boèce et à ses maîtres d'Alexandrie, dans les *Lettres grecques en Occident* (Paris, de Boccard, 1943, p. 257-312).

Henri MEYLAN.